

D. Daniel Doyon

Nuit blanche

du 11 au 12 janvier

Armand n'arrive pas à dormir aux heures dites « normales », ou considérées ainsi par la majorité de ses semblables. *Après trente-huit ans de quarts de nuit, ça peut se comprendre, non ?* Mais cela fera bientôt vingt ans qu'il est à la retraite et c'est toujours pareil. Rien à faire. C'est comme ça. Il n'y pense même plus.

Il n'a jamais réussi à dormir le jour non plus. N'a jamais voulu, plutôt, prétendant que trois heures de sommeil, *quatre après un p'tit verre ou deux*, lui suffisent amplement. Il se trouve chanceux, l'été, fenêtres et portes fermées, de pouvoir roupiller une heure ou deux en soirée, après souper, et autant au petit matin sous le ronron continu de l'air climatisé. Mais l'hiver, le moindre bruit venant de l'extérieur le tient en éveil. Les opérations de déneigement, à toute heure du jour ou de la nuit, l'empêchent même de somnoler un vingt minutes par ci ou une petite demi-heure par là comme cela lui arrive depuis peu. *Une dizaine d'années, pense-t-il, une habitude de p'tit vieux !*

On ne s'en ressent peut-être pas trop à vingt, trente ou même quarante ans. Mais quand les années commencent à s'accumuler, la fatigue, le stress, la haute pression et tous les petits bobos qui viennent avec l'âge — et le manque de sommeil — s'invitent au réveillon eux aussi, les uns après les autres. Armand se sent toujours fatigué. Sa santé se détériore, à vue d'oeil lui semble-il, et il n'en est que trop conscient.

Samedi soir.

Sur la table de chevet à sa droite, le réveil numérique marque 22h30. *Encore ?!* grogne-t-il avec quelques jurons bien placés. *Ça finira donc jamais ?!* Armand n'a pas fermé l'oeil de la soirée. Pas faute d'avoir essayé, en tout cas. Une fois de plus il se lève avec peine, fouille pour trouver ses pantoufles, s'y glisse les pieds et finit par s'avancer jusqu'à la fenêtre de la pièce d'en avant, celle qui lui sert de salon. Son ennemi s'est encore planté là, juste en bas, avec ses gyrophares jaunes et son klaxon tonitruant, et ne montre aucun signe de vouloir décoller. À bout de nerfs, le vieil homme décide de s'habiller, chausse ses bottes, enfile son parka et descend d'un pas mal assuré les trois étages depuis son appartement jusqu'à la rue. Une glace invisible et sournoise, partout sous la couche de neige fraîchement tombée, lui commande de s'avancer avec précaution. *Comme un p'tit vieux*, se dit-il encore en maugréant. Il s'approche enfin de la remorqueuse, côté chauffeur, lève le bras et s'apprête à cogner sur la vitre fermée. L'autre, Jonathan — s'il faut se fier au nom écrit sur la portière du véhicule — coupe aussitôt son klaxon, éteint la radio, baisse la fenêtre et lui jète un regard dédaigneux en lui crachant presque au visage :

— Qu'est-ce tu veux, bonhomme?

— Écoute... le jeune, il est passé dix heures... Tu pourrais pas cesser ton vacarme?

L'autre l'ignore complètement, remonte sa fenêtre, rallume la radio avec encore plus de volume si ça se peut, rebranche le klaxon et se jure de rester campé là un autre bon quart d'heure... *au moins! Juste pour le faire enrager!*

Mais il enrage, lui aussi. Soixante mille dollars — quatre-vingt, avec l'intérêt *sur combien d'années, déjà?* — que lui coûte son camion flambant neuf, tout équipé. Et la Ville qui limite ses remorquages au strict minimum, en dernier recours seulement, et lui adjoint de patrouiller lentement en claironnant sa présence par égard pour les citoyens qui pourraient *peut-être* avoir la gentillesse de venir déplacer leur voiture? *Pas très payant, ça, pour dix-huit heures par jour assis dans ton truck à vider un quarante onces en écoutant du country.*

T'es mal garé? T'es mal garé! Point. Remorquage! Le règlement est là pour ça, non?

Sa blonde, la quatrième en autant d'années, vient de le quitter en emmenant son chien, *son chien à lui*. Partis aussi, ses chums — ses *anciens* chums — qui ont maintenant un ou deux enfants, chacun, une vie de famille, pas de temps et encore moins d'argent pour les sorties "de gars" et autres parties de pêche, de ci ou de ça. Pas drôle de se retrouver à quarante ans seul avec sa TV et sa caisse de bière sur son vieux sofa en seconde couronne de banlieue.

Finalement, à la chaleur de son camion avec son *flask* pis un p'tit joint de temps en temps, il n'est peut-être pas si mal que ça. Lui aussi, sa santé se détériore. Bien sûr. Mais tout le monde le sait, voyons, à son âge, qu'on vivra éternellement!

Armand est remonté à son appartement et s'apprête enfin à se mettre au lit. *Qu'est-ce ça peut donner, pense-t-il, à cette heure?* En passant devant son calendrier d'un jour, cette grosse affaire — en anglais, bien entendu — qu'il avait toujours vue dans l'entrepôt et qu'on lui avait laissé emporter le jour de son départ à la retraite (à d'autres, on donnait une montre en or, à lui, et bien...), l'idée lui vient d'en changer la date.

January twelve. Son geste reste suspendu. Son souffle aussi, un bon moment. Cette date. La naissance d'Isabelle, sa fille. Le plus beau jour de sa vie. Le plus terrible aussi. Le jour de l'accident qui lui a coûté la vie, happée par une déneigeuse à l'âge de trois ans. Incroyable coïncidence. Le jour où sa vie a basculé et qui l'a vu s'engloutir dans une profonde dépression, qui a mené à l'effondrement de son mariage, puis, quelques mois plus tard, à sa fuite vers l'anonymat de la grande ville.

Il déteste l'hiver, aussi. Depuis le 12 janvier 1965.

Personne ne lui reprocherait d'être climatosceptique, bien au contraire. Mais là, cette année, même Greenpeace remettrait en question le réchauffement de la planète. Il n'avait pratiquement pas cessé de neiger depuis la mi-novembre, le budget de la Ville était déjà défoncé — sans

surprise — et la parade des poids lourds défilait constamment devant sa porte. Car voyez-vous, Armand a le malheur d'habiter un immeuble de cette grande artère limitrophe sur trois ou quatre kilomètres entre le Plateau Mont-Royal et l'arrondissement Ville-Marie. Quand ce n'est pas l'un qui déneige, c'est l'autre. Pour la coordination, on repassera!

Les grattes, pelles mécaniques, chenilles sur les trottoirs — pardon! sur les pistes cyclables AVANT les trottoirs — et même la souffleuse (le «chasse-neige» comme disent les gens bien), quand on y pense, ça peut toujours aller. La machinerie circule parfois lentement, recule trop souvent à son goût bien entendu, mais ne s'arrête généralement pas. Le pire, la cerise (amère) sur le sundae, la goutte qui fait déborder le vase ou la paille qui finit par briser le dos du chameau, c'est ce damné bal des remorqueuses qui repassent sans cesse et s'amuse à faire du surplace en jouant de leur insupportable et incessant klaxon avertisseur. Et pour avertir qui, au juste?! Deux ou trois étourdis qui auraient ignoré la consigne, qui habitent probablement trois pâtés de maisons plus loin... et qui n'entendront rien de toute façon?

Dimanche matin.

Armand s'éveille en sursaut, désorienté. Le tintamarre est assourdissant. *Quoi?! Qu'est-ce que c'est?!* Après une autre nuit de «tourne pis vire», de lectures plates, de tizanes insipides et d'un bain chaud qui n'avaient pas réussi à le calmer, il s'était finalement assoupi vers 6h45. Le petit cadran lumineux vient le narguer, maintenant, avec son 7h10. L'esprit lui revient peu à peu. La fâcheuse réalité aussi. *Encore une maudite remorqueuse! Ils m'laisseront même pas une demie-heure!* Il se tire du lit en trois douloureuses secousses, saisit ses lunettes au passage et s'approche de la fenêtre. «Jonathan», peut-il lire sur la portière du monstre rutilant. *La même!*

Furieux, le geste brusque et le souffle court, Armand enfile nerveusement ses bottes, se trompe de pied, recommence, décide de ne pas les lacer, passe son vieux parka par-dessus son pyjama et y glisse dans la poche intérieure le pistolet à barillet un peu vétuste qu'un oncle avait rapporté de la Grande Guerre. Il ne s'en est jamais servi mais, *qui sait*, se répète-t-il chaque année quand il le déballe pour le huiler, *ça prend toujours une première, non?*

Et bien, ce sera pour aujourd'hui! Bonne fête Isabelle!

Première finale

Les secouristes ne purent que constater le décès de l'individu gisant sous la portière ouverte de la remorqueuse. «*Rien à faire*», expliqua plus tard le paramédic aux policiers, «*on n'a même pas essayé de le ranimer. L'infarctus a dû être aussi violent que subit*».

Encore sous le choc, Jonathan remonte dans son véhicule, éteint ses gyrophares et téléphone à son répartiteur pour lui annoncer qu'il ne rentrera pas travailler ce jour-là ni les jours suivants. Il l'avait vu, lui aussi, le pistolet.

1435 mots (6 pages)

Seconde finale

Les secouristes ne purent que constater le décès de l'individu gisant sous la portière ouverte de la remorqueuse. *«Rien à faire»*, expliqua plus tard le paramédic aux policiers, *«on n'a même pas essayé de le ranimer. L'infarctus a dû être aussi violent que subit»*.

Encore sous le choc, Armand remonte à son appartement puis se dirige à pas lents vers la chambre replacer dans son étui, au fond du dernier tiroir de la commode, le pistolet qu'il n'a jamais pu se résoudre à charger.

avec la seconde finale: 1443 mots

Troisième finale

Les secouristes ne purent que constater le décès du vieillard gisant sous la portière ouverte de la petite chenille déneigeuse. *«Je l'ai pas vu»*, caché comme ça par la remorqueuse, déclara plus tard son opérateur aux policiers. *«On s'dépêchait d'finir les trottoirs avant qu'les autres viennent faire la rue. Il faut aller vite, ces gars-là aiment pas ça attendre.*

Pis y'en est tombé pas mal, vous savez, depuis hier soir!»

avec la troisième finale: 1429 mots